Danielle Collobert

Œuvres I

Extrait de la publication

Œuvres I

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Danielle Collobert

Œuvres I

Meurtre
Dire I – Dire II
Il donc
Survie

Édition préparée par Françoise Morvan

Préface de Jean-Pierre Faye

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, 75006 Paris

Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du Livre

© P.O.L éditeur, 2004
ISBN : 2-86744-999-5

www.pol-editeur.fr

Avant-propos

On trouvera dans ce premier tome toutes les œuvres de Danielle Collobert publiées en volume : de *Meurtre*, paru chez Gallimard en 1964, jusqu'à *Survie*, paru en 1978 chez Orange Export Ltd., en passant par *Dire I* et *II*, puis *Il donc*, publiés en 1972 et 1976 par Jean-Pierre Faye aux éditions Seghers-Laffont, cinq étapes d'une même recherche ou plutôt cinq moments d'un même grand livre poursuivi toute une vie durant.

Peut-être n'y avait-il rien à ajouter ; peut-être même aurait-il mieux valu s'en tenir là : entre les nouvelles rassemblées par une jeune femme qui trouve chez le plus prestigieux éditeur français l'appui de Raymond Queneau, et l'ultime poème, publié à soixante exemplaires, juste avant son suicide, le jour de ses trente-huit ans, peut-être ne faut-il voir qu'une manière de s'abstraire, sans trahir une ligne suivie avec rigueur. Elliptique et, pour beaucoup, énigmatique, l'œuvre de Danielle Collobert aurait très bien pu se réduire à ce diamant noir. Et, cependant, à parcourir les archives qu'elle avait volontairement laissées, il est apparu

Extrait de la publication

qu'ignorer le journal, les pièces radiophoniques et la masse des textes entourant *Meurtre* aurait été dissimuler, avec cette part inédite de son œuvre, sa diffraction en des directions inattendues.

Nous avons donc une édition en deux volumes destinés à se compléter et se prendre en miroir. On trouvera dans le second volume des explications sur le travail d'édition, des compléments bibliographiques et quelques textes qui éclaireront peut-être un itinéraire que nous avons ici évoqué lapidairement. Il ne semble pas que Danielle Collobert ait attaché la moindre importance à des données biographiques qui, en somme, peuvent se résumer à quelques dates : la date de sa naissance, le 23 juillet 1940, à Rostrenen (Côtes-du-Nord) ; la date de sa mort, le 23 juillet 1978, à Paris ; et les dates de ses voyages, de plus en plus rapprochés, pour des destinations de plus en plus lointaines, comme pour faire du monde et de l'écriture le lieu de sa disparition.

Toute une part de son œuvre a été écrite en collaboration avec Uccio Esposito-Torrigiani et il importe de préciser que c'est à lui d'abord, à Francine Collobert, à Jacqueline Monteil qui a déposé à l'IMEC les archives qu'elle conservait, à Jean-Pierre Faye, et à Jean Daive, Ludovic Janvier, Claude Royet-Journoud, Alain Veinstein, Jacques Roubaud, Bernard Pingaud, puis François Bon, Paul Otchakovsky-Laurens et tous ceux qui ont permis que la chaîne de l'amitié ne soit pas rompue, qu'après vingt-cinq années cette édition doit d'avoir vu le jour.

Françoise Morvan

Extrait de la publication

Désorceleuse Collobert

« Je te cherche toi vivant, vivante, sans équivoque. Qui es-tu. Te transformer comment. »

Un manuscrit apparu à l'automne 1968, daté de 1967, expérimentait ce que la langue française n'avait jamais tenté et dont elle recelait la ressource pourtant comme un secret.

Je lisais ses pages avec attention, saisi peu à peu par la nécessité de corriger certaines terminaisons des participes passés : un instant j'ai cherché un crayon. Mais il m'a servi aussitôt à marquer – les séquences où cela *se passait.*

« Tu restes là assis sur une borne froide, peinte en blanc… T'avoir perdu autrement… »

« Je suis toujours tenté de t'approcher, de loin dans l'ombre, ton corps devant moi… »

« Nous nous retrouvions chaque soir près de l'entrepôt. Comme je suis lasse de tout. »

Extrait de la publication

Un entretien continu, un dialogue des corps sans voix s'entrelace par le seul support de la lettre muette dans la langue, cet e *muet que la poésie de la Renaissance comptait comme une syllabe entière en fin de vers, même après une autre voyelle, où aucune consonne ne lui apportait un support phonique.*

Ici, elle porte à elle seule la différence des voix, entre la femme et l'homme. Une émotion sourde gagne cette écriture enlacée entre deux voix qui ne parlent jamais que par cette description sourdement sexuée, « réunis sous le même visage avec l'absence à l'intérieur… J'ai vainement essayé une séparation, nous faire à chacun une existence séparée ».

Une puissance d'écriture inconnue s'élève de ce double qui lui-même se divise en deux, car chacune des voix se tourne vers la place vide de l'autre. « Il est possible que tu ne sois jamais venu ici avec moi. Retourner sur les pas, mettre le pied dans la trace à reculons, mais on ne les retrouve pas toutes, effacer par les choses les mots – route marine sans empreintes » – un quatuor, un quintet musical emplit bientôt tout l'espace.

Mais jamais l'une des voix n'emprunte le fatidique signe muet pour se désigner ou se marquer soi-même – c'est toujours pour l'autre qu'il y a recours à cet indice terriblement minimal, qui indique l'ultime possibilité de la saisie au moment où elle est presque disparue et bientôt va l'être. Ainsi prend-elle un volume immense et quasi beethovénien, dans la désespérante échappée de l'un à l'autre, de l'autre à l'un, sans que (presque) la moindre trace d'une coloration affective soit dessinée. Ce qui est mis en dessin, c'est le geste d'un bras, d'un souffle. « Soufflerie de navire près de toi dans l'oreille, haletant, amour, reprise angoissée de ta respiration jusqu'à l'évanouissement, le sommeil enfin dans

Extrait de la publication

lequel je t'étreins mort. » Qu'arrive-t-il ? « Si sûr de toi-même à mes chaînes, je t'inonde, plaisir inhabituel de toi sans vie, dépossédé dispensé. » Qui a parlé ? « Je peux sans penser t'ouvrir sans cri, pour cette fois, après ta voix hurlante qui m'éclaboussait. » En phase d'écriture les corps ont changé, l'un a pris place pour l'autre. « La morsure. Je m'apaise en toi, troublé. » Le même alinéa est une introduction redoublée et indiscernable à une étreinte au plus près. « Le monde crie, ce monde-ci, le monde maintenant, au-delà des murs des chambres chaudes, au-delà de nous liés. » Qu'est-il arrivé dans le nous des corps noués ? « Qui se suicide. Qui se sépare. Toi et moi arrachés. Capitule, vivante encore. » Mais tout est change. « J'arrive mal à toi – souvent égaré dans des pistes d'absence. Départ difficile aussi où des poutres écrasent, où les murs perdent toutes leurs ouvertures et noircissent… » « Ta voix parmi d'autres gravite autour de moi quand je m'éloigne des murs. »

Le pire apporte une grande discrétion. « Ton absence brûle, remonte à mon cou – absence éclatante sous moi, en vain. Derrière les portes je me retranche de toi lentement, en lambeaux, en plaies, je suis resserré peu à peu autour de ton corps. » Qui est homme, qui donc est femme ? Question amenuisée, comme miniaturisée, mais devenue à ce degré plus dévastatrice, chargée plus intensément d'un orage. « Tu tremblais dans mes mains et je fige ici le tremblement. » Qui donc va gagner, en ce combat sans marques corporelles ? « Lutte inégale puisque je t'ai tellement cherché, tellement voulu. » Le féminin se décèle au sexe de l'autre ? « Peut-être maintenant, ton corps passé, j'aurais pu lâcher prise, il aurait fallu pour cela te construire pour rien, par hasard. »

⋆

Extrait de la publication

À son tour, le manuscrit même de Dire *se dédouble. Survient un nouveau dire.*

« La mort promenée par les rues. Son effigie, ton absence, à toi, seulement partout. » Ce dire *a perdu les rues, la ville, même l'absence – même toi. « Effacer par les choses les mots. » Mais voici à l'inverse un bref fragment :*

« l'écoulement d'un peu de sang – ça des mots – sans doute – un peu »

Mais Dire II *d'emblée ouvre sur un « changement de latitude » : « chercher le mur du fond », « les mots d'avant donc » – « une terreur si grande des souvenirs » – « s'acheminer vers la nudité » – « pas même un lit »*

Ainsi s'entend « le bruit des mots dans l'espace soudain rétréci ». Comme un rayonnement fossile venu d'un « mur du fond », mais « les yeux encore aveugles », à ça, *« là – les genoux repliés sous le ventre » et « un mot – pour s'éloigner du mur », « le papier froissé dans les doigts – »*

Mais les fragments de paysage qui subsistent viennent se mêler à « des mots bien consistants – là – chargés d'images – lourds comme des bateaux pleins »

Voici les mots comme des fragmentations de paysage, mais comme les émissions du corps, ils appartiennent à cet émetteur d'où provient

« le cri muet – retenu – passe des lèvres au sol – circule sous le bois – s'enfonce dans les murs – jusqu'aux fondations – jusqu'aux murs mitoyens – rejailli plus loin – dans d'autres édifices

– à travers la ville – revient parfois – par ondes imperceptibles de très loin jusqu'ici – l'entendre qui s'approche – se gonfle dans l'épaisseur du bois – transperce l'oreille – fracas assourdissant dans la tête – un cri – comme si l'on avait crié »

« appeler au secours le bord de mer – ou un autre souvenir – vite – s'y noyer »

« devenir le soleil blanc – l'incandescence – pour le moment – la douleur de la brûlure »

C'est une cosmologie de la douleur qui se déploie et se condense, dès Dire II, *une microcosmogonie où l'ampleur d'horizon est corrélative de l'étroitesse étouffante du décor : où le corps étouffe sous l'agression des mots porteurs de la charge inconnue, la même toujours, mais qui ne peut se dire, car il s'agit de se soustraire à son agression, sous le coup de « la mémoire qui reprend » – « à la limite de la déchirure – en sachant que c'est sans fin – sans apaisement… dans l'inhabitable »*

Limite extrême où « l'horizon tangue » vers
« un grand soleil blanc à l'intérieur – vide éclairé »

Ainsi « dire
n'arrive pas à dire »

par le « corps là
noué aux mots »

mais par eux
« corps là – déchiré – sanglant »

⋆

Extrait de la publication

Par-delà s'ouvre le chant de Il donc *« Il – abandon… de l'infinitif », mais non sans « s'incarner comme l'ongle du pouce ».*

Dès lors cosmologie de l'espace et physiologie des organes tendent à se confondre pour un corps de femme qui a renoncé à la tâche infinitésimale de marquer, par la lettre mutique, le sexe des mots et des corps

et pourtant
« au bord du spasme – l'ébauche d'une voix
la tête emplie soudain – sa tête – bruissement »

Paradoxe nouveau, ne demeure maintenant que le pronom masculin, mais délivré de toute masculinité, mis au service de l'indistinction féminine masculine. Corps est devenu le seul personnage et il apporte désormais sa grammaire pauvre à une seule dimension de sexuation.

Plus tard Jacques Roubaud écrira en forme de poème un dialogue tenu par lui avec elle sur la poétique par laquelle Danielle va être malgré elle envahie.

je ne peux pas. disait-elle. la
poésie.
je ne sais pas
ce que c'est

Sa réponse active, à elle Danielle, serait-elle ceci :

« mais s'asphyxiant à la fin. des phrases seulement de récit
de ne plus pouvoir aller au bout des lignes. de devoir
interrompre. pas
exprès. par asphyxie.

Extrait de la publication

parce que.
ne plus dire. bouts
de parole poussée par. »

Lui-même, Jacques, poursuivra la description :

« plus tard. poussée sans cesse sur ce chemin. de
la poésie vers l'impossibilité de.
la poésie de l'impossibilité de
la poésie personnelle, vers
le récit de l'impersonnalisation de la
poésie. elle en vint
en quelque moment de plénitude
à la surprise d'un équilibre précaire
… face
au. silence raccourcissant[1] *»*

Ainsi plus tard l'envahit le récit de l'impossibilité de la poésie, comme cette impersonnalisation *qui prend possession de la chair et la laisse battre par l'inlassable ressac des mots, dans l'intervalle étroit entre séparation et mort, dans l'entre-deux du corps qui porte ou non la lettre muette, dans le récit quasi mutique, et l'autisme dangereux dont tout langage porte le secret et que soudain il délivre, d'une musicalité cette fois wébernienne, comme un courrier imprévu.*

Nous voici au bord du dernier langage, qui est le même et entièrement autre, raréfié, comme devenu poème flagrant de survie pour davantage mourir :

1. *Change 38*, 1979.

Extrait de la publication

« petite cellule vivante à tête chercheuse
allant voulant désespérément coller son suc quelque part
la bonté aux muqueuses l'attente aux orifices
la fête muette première de vie »

L'ardeur d'amour errante qui est décrite par une crudité splendide dans la plus extrême retenue, la mettant au bord et la poussant au gouffre, hors toute raison, la voici ajoutant la page tout à fait ultime, hors œuvre, mais qui accomplit un œuvre et le signe, et en fait la monstre comme écrite d'une seule ligne par un seul trait de Dire *à* Survie, *la voici, dernière page des* Cahiers *auprès de celle qui est maintenant la morte :*

« mon corps en train de vivre ses derniers moments
le corps palpitant
la préparation la pacification

« l'intonation – souffle – porte le mot
le sens du mot
souffle regard

corps en souffle

s'échapper de l'espace
sortir du décor difficile
s'échapper de la durée

petit corps seul debout

soleil

Extrait de la publication

calme

tendresse »

⋆

Faut-il savoir que le collobert, *en pays de l'Ouest cher aux désorceleuses, est le magicien de la couleuvre, de la* colobra, *la serpente qui toujours échappe à la prise.*

Ainsi la connaissions-nous, la disparaissante. Qui durant des mois vivait ailleurs en régions inconnues – en Afrique, ou au Sarawak, ou à Brunei, dans l'île de Bornéo. L'échappée était la retenue, la langue a tracé par elle cet œuvre unique d'un seul tenant. Depuis Meurtre *jusqu'à* Survie, *et auparavant la page première des* Cahiers, *écrite à seize ans par-delà*

« montagnes rouges percées de plaies blanches »

– jusqu'à

« soleil

calme »

Jean-Pierre Faye
août 2003

Extrait de la publication

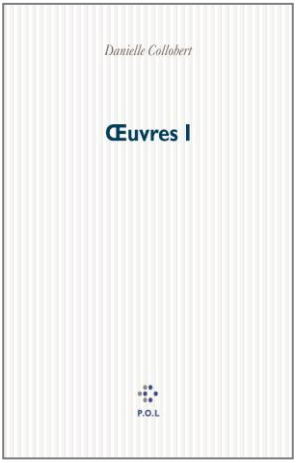
Meurtre

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Achevé d'imprimer en mars 2004
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1847
N° d'imprimeur : 040917
Dépôt légal : avril 2004

Imprimé en France



Danielle Collobert
Œuvres I

Cette édition électronique du livre
Œuvres I de DANIELLE COLLOBERT
a été réalisée le 15 avril 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2004
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782867449994)
Code Sodis : N45202 - ISBN : 9782818007228
Numéro d'édition : 2793

Extrait de la publication